

capitalisme et à sa fringale de marchés captifs. Mais voilà qu'un éminent auteur soviétique justifiait l'intervention par des raisons militaires vieilles comme le monde et ouvrait ainsi la voie, théoriquement, à la participation «socialiste». Deux ans plus tard, le ministre de la Défense Grechko parlait pour la première fois d'un engagement à résister l'«agression impérialiste» dans «quelque région de la planète que ce soit». En 1975, l'Union soviétique, de concert avec ses alliés, s'est montrée apte et disposée à fournir sur une grande échelle une aide concrète à des mouvements de libération en Afrique australe.

#### Puissance américaine soutenue

L'Union soviétique a donc peut-être égalé le potentiel nucléaire américain (processus que les États-Unis ont eux-mêmes étrangement accéléré à cause des ressources qu'ils ont dû affecter à la guerre du Vietnam), mais, demain comme aujourd'hui, il ne saurait être question d'une quelconque infériorité américaine à ce chapitre. En effet, deux présidents républicains aux références «anti-communistes» impeccables, deux champions des impératifs de la défense et du «complexe militaro-industriel», ont proclamé leur foi persistante dans la puissance militaire des États-Unis; Gerald Ford nous en a donné un exemple tout récemment, lorsqu'il a réfuté de façon cinglante l'argument de Reagan selon lequel les États-Unis avaient peut-être glissé en deuxième position. La confiance de M. Ford reposait d'ailleurs sur l'appui «neutre» de la revue quasi indépendante *Military Balance* de l'Institut international d'études stratégiques de Londres.

Sur le plan stratégique, il est vrai que l'Union soviétique domine par la puissance utile et par le nombre de ses propulseurs d'appoint de missiles, mais cette supériorité est largement compensée par la prépondérance américaine dans le déploiement des MIRV et le perfectionnement des MARV et par le nombre de bombardiers dont disposent les États-Unis. Grâce aux nouveaux missiles «hors portée», c'est-à-dire pouvant être lancés d'un point situé hors de l'atteinte des défenses anti-aériennes de l'ennemi, le bombardier est redevenu un excellent engin porteur, durable et peu dispendieux. Sur le plan classique, le potentiel mondial des États-Unis dépasse encore celui de l'Union soviétique. Il ne fait pas de doute en effet que les États-Unis sont toujours en mesure d'intervenir n'importe où dans le Tiers monde, tant par air que par mer (les porte-avions sont peut-être des *Edsel* là où des *Volks-*

*wagens* suffiraient, mais ils sont puissants!). De plus, les forces cantonnées en Europe paraîtraient plus importantes que ne le laissent entendre certains dénombrements si l'on tenait compte de toutes leurs composantes, à la fois quantitativement (il est anormal, par exemple, que l'OTAN inclue les blindés de réserve lorsqu'elle évalue le potentiel du Pacte de Varsovie et qu'elle n'en tienne pas compte lorsqu'elle fait son propre bilan) et qualitativement (par exemple, l'OTAN pourrait accorder moins d'importance aux comparaisons purement numériques des moyens aériens et se demander davantage dans quelle mesure le perfectionnement plus poussé de ses appareils peut compenser le nombre des avions soviétiques, de conception plus grossière).

L'équilibre stratégique repose essentiellement sur des forces de deuxième (troisième, quatrième...!) frappe qui se neutralisent mutuellement et sur de formidables possibilités réciproques d'anéantissement à la *n<sup>ième</sup>* puissance. Chaque élément de la «triade» stratégique des États-Unis (terrestre, naval et aérien) peut à lui seul balayer la civilisation soviétique. Et si l'Union soviétique ne peut en faire autant avec ses seules forces aériennes, elle peut, grâce à la puissance utile dont elle dispose sur terre, anéantir la civilisation tout entière beaucoup plus de fois que ne le peuvent les forces terrestres américaines. On a beaucoup parlé pendant les années 60 des dangers que courait la puissance attaquée la première. Ces dangers n'existent plus depuis que les deux côtés se sont dotés de forces navales essentiellement invulnérables aux alentours de 1965. En fait, ils n'ont jamais existé vraiment, et pas seulement parce que le Commandement stratégique aérien (SAC) a décidé très tôt de maintenir constamment en vol une partie de sa flotte de bombardiers. Même les forces terrestres seules ont toujours été moins vulnérables qu'on ne l'a prétendu parfois: ainsi, on reconnaît depuis longtemps qu'il est pratiquement, sinon théoriquement, impossible de coordonner parfaitement l'arrivée sur des cibles éparses de missiles lancés à partir de rampes également éparses, chacun après une série d'opérations préliminaires et de manœuvres de guidage aussi incertaines que complexes (en réalité, l'arrivée du premier missile assaillant laisserait fort probablement à la puissance agressée le temps de riposter avec la plus grande partie de ses forces!). On pourrait par ailleurs alléguer que le contrecoup d'une première détonation nucléaire nuirait sans doute au succès de l'opération